

## Sujet Arendt

---

### Concepts-clés

- Puissance et impuissance
- Individu et communauté
- Vie solitaire et vie en société
- Appartenance et exclusion

« Ce qui maintient la cohésion des hommes [...] (ce que nous appelons aujourd’hui “organisation”) et ce qu’en même temps ils préservent grâce à leur cohésion, c’est la puissance. Et quiconque, pour quelques raisons que ce soit, s’isole au lieu de prendre part à cette cohésion renonce à la puissance, devient impuissant, si grande que soit sa force, si valables que soient ses raisons. » (Hannah Arendt, *Condition de l’homme moderne* (1958), trad. Georges Fradier, Calmann-Lévy, « Agora – Pocket », 2016, p. 261.)

### Un peu de culture

Hannah Arendt est une des philosophes majeurs du XX<sup>e</sup> siècle, qui réfléchit aux défis de la politique, de la morale et de la culture à la lumière des horreurs de la Seconde Guerre Mondiale et de l’emprise des régimes totalitaires, dont elle a éclairé la mise en place (*Les Origines du totalitarisme*, 1951). Juive allemande réfugiée aux États-Unis où elle poursuit toute sa carrière, elle couvre pour un journal new-yorkais le procès du célèbre dirigeant nazi Eichmann, qui l’amène à théoriser la *banalité du mal* (*Eichmann à Jérusalem*, 1963). Le sujet est extrait d’un chapitre sur « L’action », où Arendt repart de la cité grecque antique pour comprendre les transformations de la modernité. Alors que le monde moderne valorise surtout le travail au résultat quantifiable, l’auteur entend distinguer « agir » et « travailler » : pour les Grecs, en effet, la véritable action serait celle dont on parle et que l’on conserve dans la mémoire collective de la cité. Dans cette optique, toute réalisation ne prend sens que si elle est mise en lumière par la communauté. Arendt en conclut que nul ne saurait « agir » seul : aussi talentueux soit-il, l’individu sans ses concitoyens serait réduit à l’impuissance.

### Construire la problématique - pistes de discussion

Ce jugement tranché nous amène à nous demander comment l’appartenance à une société organisée peut augmenter nos facultés ou au contraire les freiner. Sans se limiter au système de pensée d’Arendt, on étudiera en général toute situation où le lien aux autres constitue un « supplément d’âme » ou un obstacle. Le caractère très tranché du jugement nous aide à ouvrir le débat : l’organisation serrée du groupe ne peut-elle parfois restreindre sa

capacité d'action ou de réaction ? L'expérience de l'isolement ne peut-elle être féconde à sa manière, y compris pour comprendre comment mieux participer à un collectif ?

## Plan

Vous pouvez faire un plan en 3x2 sous-parties, mais la III <sup>e</sup> partie est importante au concours.
--

### I) L'homme est un animal politique

- a) La conscience d'appartenir à une communauté
- b) La douleur de se sentir abandonné des autres
- c) La force puisée dans les rituels collectifs

### II) Effets oppressants du groupe et vertus de la solitude

- a) Le courage de braver la loi du groupe
- b) Les paralysies de l'organisation sociale
- c) Les exclus, maîtres en survie

### III) La crise permet de réinventer nos liens aux autres

- a) Le pouvoir de peupler sa solitude
- b) Cultiver certaines distances au sein de la vie sociale
- c) Apprendre à voir le monde avec les yeux d'un autre

## Dissertation

En analysant les politiques totalitaires, Hannah Arendt a repéré l'importance des mesures répressives qui empêchent des individus de communiquer librement entre eux. Isolés, privés de parole, les individus ne peuvent presque plus mobiliser leurs concitoyens : leur puissance d'agir se trouve mutilée. Prolongeant cette réflexion dans *La Condition de l'homme moderne* (1958), Arendt conclut : « Ce qui maintient la cohésion des hommes [...] (ce que nous appelons aujourd'hui "organisation") et ce qu'en même temps ils préservent grâce à leur cohésion, c'est la puissance. Et quiconque, pour quelques raisons que ce soit, s'isole au lieu de prendre part à cette cohésion renonce à la puissance, devient impuissant, si grande que soit sa force, si valables que soient ses raisons. » Toute force véritable serait donc collective. L'adhésion des hommes à la vie en société viserait à décupler le pouvoir de chacun, et en retour, cet élargissement des possibles garantirait l'avenir du groupe. Cette

affirmation nous invite à étudier dans *Les Contemplations* (1856) d'Hugo, *Le Gai Savoir* (1882) de Nietzsche et *La Supplication* (1997) d'Alexievitch la dépendance qui relie l'individu à la collectivité, qu'il s'agisse du corps politique ou d'autres cercles sociaux. L'affirmation d'Arendt mériterait d'être replacée dans son cadre théorique originel, mais prise séparément, elle semble occulter la possibilité de s'épanouir à l'écart de la société. En outre, les événements tragiques au centre de nos œuvres mettent la « cohésion » du groupe à rude épreuve. D'où la question qui guidera nos analyses : dans quelle mesure l'association des hommes leur permet-elle de résoudre les crises qu'ils affrontent ?

Il est clair que les contextes dramatiques révèlent la force du sentiment d'appartenance à un collectif, comme on le verra en I<sup>ère</sup> partie. Mais la vie en société a ses effets oppressants, dénoncés par les êtres qui mènent un combat solitaire pour le bonheur ou la survie : on s'y arrêtera en II<sup>e</sup> partie. Dès lors, le désarroi ou l'isolement provoqués par un événement douloureux peuvent être l'occasion de tisser de nouveaux types de liens sociaux, plus stimulants que contraignants pour l'individu – telle sera l'hypothèse de la III<sup>e</sup> partie.

[Nota bene : les titres sont là pour vous aider à suivre le plan mais ils ne doivent pas figurer dans votre copie, bien sûr.]

## D) L'homme est un animal politique

### a) La conscience d'appartenir à une communauté

**L'énergie que confère le sentiment d'appartenir à une communauté se manifeste notamment à travers la bravoure des individus face au danger.** La conviction patriotique des liquidateurs de Tchernobyl permet à beaucoup d'entre eux de vivre avec une fierté joyeuse le combat contre la radiation, élevé au rang de geste héroïque : « c'est dans ces occasions que l'on se retrouve enfin libre et utile », dit un membre du « chœur des soldats » (*La Supplication*, I, p. 82). Cette envie de démontrer sa valeur au service de ses semblables anime également Hugo lorsqu'il retrace son parcours politique dans le plaidoyer adressé à un ancien ami royaliste : « Marquis, depuis vingt ans, je n'ai, comme aujourd'hui, / Qu'une idée en l'esprit : servir la cause humaine » (« Écrit en 1846 », V, 3, v. 296-297). En embrassant les idées républicaines, l'auteur engagé a l'impression de communier non seulement avec le peuple, mais avec l'humanité entière, selon l'universalisme des Lumières. Quoique nettement plus hostile à ce dévouement humaniste, Nietzsche ressent néanmoins l'émotion de contribuer à la naissance d'une nouvelle civilisation, qui « remettra à l'honneur

la bravoure » (*Hommes préparatoires*, 283). On voit la force qui se dégage de ce sentiment d'appartenance à une communauté politique ou universelle.

#### b) La douleur de se sentir abandonné des autres

**En retour, l'exclusion provoquée par un conflit politique ou un événement brutal est vécue comme une déchirure douloureuse.** Les habitants de la région de Tchernobyl se sentent désormais séparés du reste du pays par un fossé de crainte. « Nous partageons la même mémoire, le même sort. Partout ailleurs, nous sommes des étrangers, des lépreux », explique en termes saisissants Nadejda Bourakova, habitante de Khoïniki (III, p. 195). Tout en cherchant par-dessus tout à cultiver sa dissidence, Nietzsche concède que tout sage a son *mauvais quart d'heure*, lorsque le doute l'assaille parce qu'il se sent incompris des autres. Dans *Les Contemplations*, les douleurs du deuil et de l'exil sont réunies dans un même sentiment de solitude, qui fait du poète un être fantomatique :

Quelqu'un semble clouer un crêpe à l'horizon ;

L'insulte bat de loin le seuil de ma maison ;

Le roc croule sous moi dès que mon pied s'y pose (« Écrit en 1855 », v. 15-17)

Tout le paysage est comme drapé de deuil et les éléments semblent se dérober, du moment que l'individu se trouve coupé de sa communauté civique.

#### c) La force puisée dans les rituels collectifs

**C'est pourquoi les rituels qui soudent la communauté et scandent le temps dégagent une chaleur particulière.** En Biélorussie, malgré l'explosion de la centrale le 26 avril, la population se presse spontanément aux manifestations politiques du 1<sup>er</sup> mai, puis à la Fête de la Victoire le 9 mai : « Nous nous devons d'être tous ensemble... De nous réfugier dans la foule... », explique l'institutrice Lioudmila Polenskaïa (III, p. 183). Dans « Lueur au couchant » (V, 16), Hugo dépeint avec nostalgie la liesse d'une commémoration révolutionnaire où les Parisiens se mêlent, oubliant les différences de classe et d'opinion. Le lyrisme crépusculaire qui entoure ce souvenir de « concorde entre les citoyens » (v. 52) dit à la fois la souffrance et l'espérance du poète banni par le Second Empire. Les cérémonies religieuses produisent ce même « supplément d'âme », qui peut aller de la consolation à l'enthousiasme. Telles sont les émotions entraînantes que Nietzsche entend susciter par sa proposition philosophique : raison pour laquelle, malgré son athéisme militant, il se rêve en fondateur d'une nouvelle religion. « [J]'ai besoin de mains qui se tendent, je voudrais

prodiguer et partager » : les paroles de Zarathoustra descendant de sa montagne pour aller à la rencontre des foules conclut le livre IV du *Gai Savoir* sur un désir de communion.

Mais si le rassemblement dans une communauté produit une force évidente, celle-ci ne se réalise que dans des conditions instables, qui se dégradent rapidement par temps de crise. On ne saurait donc idéaliser la « cohésion » du corps politique : Arendt elle-même n'élevait au rang d'action authentique que très peu d'événements à travers l'Histoire, preuve qu'elle savait combien la « puissance » collective dégénère souvent en impuissance.

## II) Effets oppressants du groupe et vertus de la solitude

### a) Le courage de braver la loi du groupe

**Or, en admettant qu'ils n'aient plus cette « puissance » arendtienne, les individus qui s'écartent des obligations sociales manifestent pourtant une force admirable dans nos œuvres.** Nietzsche dépeint l'esprit libre comme un héros asocial, presque misanthrope, qui doit se méfier de la compassion d'autrui ou pour autrui : « Vis caché afin de *pouvoir* vivre pour toi ! Vis *en ignorant* ce que ton siècle considère comme le plus important ! » (§338) – telle est son exhortation, qui s'inscrit dans la tradition épicurienne. Dans « Trois ans après » (*Contemplations*, IV, 3), Hugo met en scène le congé donné à ses amis qui le prient de continuer son œuvre politique et poétique : « Maintenant, je veux qu'on me laisse ! » (v. 81). Défait par la perte de sa fille, le poète entre dans une phase où il est écœuré par la tâche de « guider les foules décrépite » (v. 87). Dans *La Supplication*, on peut être frappé par la résistance des paysans qui bravent l'interdit d'habiter la zone contaminée : « Nous ne voulons rien de l'État. Nous ne demandons rien, à part qu'on nous laisse tranquilles ! », déclare un villageois de Belyï Bereg (p. 52). Ces protestations font entendre l'énergie des individus qui s'émancipent de la communauté politique.

### b) Les paralysies de l'organisation sociale

**De tels mouvements de retrait trahissent la défaillance des structures collectives.** Face à l'imprévu total que constitue le premier et le plus grave accident nucléaire de l'Histoire, l'appareil d'État soviétique a mis un délai terrible à prendre la mesure du danger, bloqué par ses réflexes totalitaires – censure omniprésente, propagande mensongère, attentisme des responsables locaux du parti qui craignent de déplaire, obsession de la rivalité internationale en contexte de Guerre Froide. Le témoignage de Vassili Nesterenko, à l'époque

directeur de l'Institut de l'énergie nucléaire de Biélorussie, jette une lumière accablante sur ce dévoiement de la puissance publique (III, 211-218). Si Hugo n'a pas connu le totalitarisme, sa vision de la vie des peuples n'en est pas moins pessimiste ; elle se nourrit de l'étude des pouvoirs sanguinaires qui se succèdent à travers les siècles, « Quand l'histoire n'est plus qu'un tas noir de tombeaux » (« Écrit en 1846 », v. 239). Nietzsche se distingue à nouveau par la connotation positive qu'il confère aux notions de violence et de cruauté, mais il n'en déplore pas moins le caractère abrutissant de la société moderne où le loisir est réduit à « un plaisir comme s'en organisent des esclaves épuisés » (*Loisir et oisiveté*, 329). Sous cet angle, on comprend que la « cohésion » du collectif puisse produire des effets paralysants.

### c) Les exclus, maîtres en survie

**A contrario, nos auteurs font rayonner la « vie nue » des êtres marginaux – selon l'expression d'Agamben –, réduits à eux-mêmes par des circonstances tragiques.** On peut être touché par le témoignage de cette famille chassée du Tadjikistan par la guerre civile, qui a élu Tchernobyl comme une terre d'asile : « personne ne nous chassera d'ici. De cette terre. Elle n'appartient plus à personne. Dieu l'a prise » (I, p. 66). Dignité et grandeur des souffrances incomprises, voilà bien ce qu'exaltent Nietzsche et Hugo, chacun avec ses valeurs propres. Réfléchissant sur sa maladie chronique, le philosophe allemand affirme que la douleur est toujours perçue par « les médecins de l'âme » comme un mal à éviter, tandis que lui veut en faire « une nouvelle occasion d'accéder à la force ! » (§326). Quant à Hugo, prolongeant sa pensée sur l'alliance du sublime et du grotesque qui oriente toute la littérature romantique (préface de *Cromwell*, 1827), il s'attache à révéler poétiquement la splendeur des pauvres, des innocents, des persécutés, notamment dans le grand testament intellectuel qui conclut le livre V des *Contemplations*, « Les malheureux ». C'est dire combien l'être affaibli par la solitude est envisagé comme le détenteur d'une « puissance » paradoxale.

Dès lors, l'expérience de l'individu livré à lui-même par l'éclatement de la communauté n'est pas condamnée à demeurer une expérience stérile. Ce que Freud nomme le désarroi ou la « désaide » (*Hilflosigkeit*), tout en constituant une véritable épreuve, peut permettre d'inventer de nouveaux types de relation, ou de repenser la place de l'individu dans la vie du groupe.

### III) La crise permet de réinventer nos liens aux autres

#### a) Le pouvoir de peupler sa solitude

**L'isolement fait ainsi surgir de nouveaux interlocuteurs au sein d'un environnement déserté.** Pour les paysans de la zone interdite de Tchernobyl, ce sont avant tout les animaux qui offrent leur compagnie, mais la conversation avec les disparus restaure aussi un lien d'humanité essentiel. Dans la 1<sup>ère</sup> partie de *La Supplication*, une vieille résidente, Zinaïda Kovalenka, raconte l'adoption d'un chat errant comme une scène de reconnaissance salutaire : « Nous nous sommes regardés. Il était content, et moi aussi, j'étais contente » (p. 42). Puis elle enchaîne avec ses visites au cimetière : « On peut parler avec les morts comme avec les vivants. Je ne vois pas de différence. Je les entends, les uns comme les autres » (p. 43). Hugo donne mainte version poétique de ce dialogue avec la nature ou avec les trépassés : qu'il suffise de penser au réconfort puisé dans le regard du chien « Ponto » (V, 11), ou à l'intimité de l'annonce du père à sa fille défunte, à la veille du pèlerinage sur la tombe de Villequier, « Vois-tu, je sais que tu m'attends » (IV, 14, v. 2). Mais toute publication littéraire n'est-elle pas la recherche de nouveaux confidentes ? Le penseur nietzschéen, du fond de sa solitude choisie, ne peut s'empêcher d'adresser ses leçons scandaleuses aux hommes, alors que cela l'expose à la caricature : « amusez-vous donc à mes dépens aussi souvent que vous le pouvez », lance-t-il à son public (§311). Même les solitaires endurcis ont besoin de cultiver cette ressource vitale d'un dialogue avec les absents.

#### b) Cultiver certaines distances au sein de la vie sociale

**Cependant, ce désir essentiel de proximité avec l'autre ne plaide pas forcément pour un rapport fusionnel entre membres d'une même communauté.** En se confrontant au malheur, nos auteurs soulignent aussi l'importance de ménager un espace pour la dissension au sein du groupe : à cet égard, ils tirent les leçons des échecs auxquels conduit l'idéal de « cohésion » civique. Nietzsche s'enthousiasme pour la ville de Gênes, parce qu'il discerne dans son architecture le rôle entraînant de la fierté individuelle et de la rivalité entre habitants. Le dynamisme du groupe serait ainsi incompatible avec « l'instinct de troupeau » (§296), qui étouffe les pulsions créatrices de chacun. Hugo confirme à sa manière son attachement à la liberté, qui l'empêche de se fondre dans la vie sociale. L'emblème du poète est cette « plume d'aigle » envoyée par un confrère (V, 19), car il se veut un oiseau royal et solitaire, planant au-dessus de la mêlée. La vénération des morts implique

régulièrement de se trouver en porte-à-faux avec les vivants, comme on peut le voir à la façon dont le poète rabroue son *alter ego* Hermann dans « À quoi songeaient les deux cavaliers dans la forêt » (IV, 12), comme on le voit aussi dans la persévérance des mères endeuillées dont la « voix solitaire » ouvre et conclut *La Supplication*. Appartenir pleinement à la communauté signifie aussi garder la possibilité d'y faire entendre une voix divergente.

### c) Apprendre à voir le monde avec les yeux d'un autre

**Et la liaison harmonieuse entre la force individuelle et la force collective se joue notamment dans la capacité de comprendre l'altérité de nos semblables, à commencer par ceux qu'une expérience tragique met à part du groupe.** Se pencher sur le mystère de Tchernobyl revient à essayer d'adopter le regard de Lazare, l'ami de Jésus dont la résurrection est racontée dans l'Évangile de Jean (chap. 11) : en expérimentant la mort, il « a regardé derrière le trait de l'interdit. Après cela, il est devenu étranger parmi les siens », dit le liquidateur Filine en référence à une nouvelle de Léonid Andreïev (p. 97). N'est-ce pas la fonction du livre d'Alexievitch que d'aider le lecteur à passer ainsi de l'autre côté du miroir ? Son but n'est-il pas de diffuser ce « vaccin » qui consiste à recevoir l'expérience d'un autre, selon les mots de l'historien Revalski (p. 176) ? L'œuvre d'art et la culture dans son ensemble jouent un rôle essentiel dans cette tentative d'adopter la perspective d'autrui, pour atténuer la distance que la catastrophe creuse entre ceux qui l'ont vue de près et ceux qui l'envisagent de loin. L'artiste est celui qui enseigne une certaine déformation du regard selon Nietzsche (§299). Et lorsqu'Hugo termine sa fresque des « Malheureux » par la vision allégorique d'Adam et Ève, pleurant chacun de son côté Caïn et Abel, le poète nous rappelle qu'au-delà de l'opposition entre victime et bourreau, le malheur est avant tout le drame commun de l'humanité – chacun mériterait donc la compassion.

### Conclusion

On voit comment l'association entre les hommes peut produire une force précieuse pour affronter les crises inévitables, mais dans certaines conditions. C'est en respectant ce qu'il y a d'irréductible dans chaque personne humaine, tel que la souffrance le manifeste, que la communauté peut s'orienter vers un fonctionnement souple et atteindre cet état de « puissance » commune. Si la « cohésion » est ainsi vitale pour l'espèce humaine, elle ne doit pas être entendue en un sens monolithique.